



La phrase de Lacan que... Clotilde Leguil interviewe Jo Attié

Clotilde Leguil : Jo, tu as choisi une phrase de Lacan sur la poésie : « La poésie est imaginairement symbolique »¹. Comment la psychanalyse t'a mené à la poésie ?

Jo Attié : Ce n'est pas la psychanalyse qui m'a mené à la poésie mais la poésie qui m'a mené à la psychanalyse. J'écrivais depuis tout jeune. Tout se passait pour moi comme si j'avais quelque chose à dire et c'est ce dire qui a pris une forme poétique. La poésie s'inscrivait en moi sous forme de rythme. Du rythme j'ai pu dire que c'est une rumeur qui vient du fond des âges. Cela a à voir avec le corps et le signifiant. Cela renvoie à une référence précise dans mon histoire, une image que j'ai vue enfant, de moi-même en train de marcher dans le miroir. Cela s'est imposé à moi comme un deuil définitif. C'était dans la chambre à coucher de mes parents, il y avait un grand miroir en pied et je me suis vu en train de marcher. Plus tard, j'ai publié deux poèmes dans un journal du soir et je les ai donnés à Lacan. Je me souviens d'un des vers : « il faut boire à la santé de la mort ». C'est une sorte de commencement analytico-poétique. Ce qui s'est imposé à moi comme question est ceci : tout ce que j'ai à dire, comment le dire ? Sur le divan ou sur la page blanche ? C'était aussi mon premier article dans *La lettre freudienne*, « Le dit, l'écrit » et je viens de remettre un manuscrit aux éditions Michèle qui porte ce même titre : « Le dit, l'écrit ».

C. L. : L'image de toi-même en train de marcher dans le miroir, c'est un souvenir ?

J. A. : J'avais six ou sept ans. Je me suis vu en train de marcher. J'avais déjà ma boiterie (depuis l'âge de deux ans). Cela a été un traumatisme, plus pour mes parents que pour moi.

C. L. : Tu as vu quelque chose que tu n'as jamais vécu ?

J. A. : Apparemment. J'aurais pu en faire un exposé dans les Journées sur le trauma. Je l'évoque pour toi.

C. L. : Comment tu analyses cette image ?

J. A. : C'était un trauma. C'est dans l'après-coup que je me suis dit, c'est définitif pour moi. Il y a un deuil là-dedans. Il y avait comme une mort.

C. L. : C'est passé par le fait que tu vois cette image.

J. A. : Exact.

C. L. : Le rapport avec la poésie, c'est l'image alors ?

J. A. : Au commencement, comment dire les choses, sinon d'une manière imaginaire ? Cela a pris la forme de la poésie pour moi, avec deux dimensions, la dimension orale et la dimension écrite, la dimension orale sur le divan, la dimension écrite par la poésie. Je vais te raconter deux anecdotes à ce sujet. Quand j'ai commencé mon année de philo, je pensais que le monde allait avoir une autre lumière, non pas au sens métaphorique, qu'il allait y avoir un autre éclairage qui me permettrait de tout voir, de voir quelque chose de nouveau. Tout cela en fonction de ce qui faisait symptôme pour moi. Beaucoup plus tard, quand j'ai voulu faire ma passe, lors de ma rencontre avec le passeur, j'étais surpris ; dans l'après-coup je me suis dit, « il aurait dû y avoir un autre éclairage dans la pièce ». Je m'étais même fermé les yeux pour voir autre chose. Ce sont deux petits traits qui m'ont marqués.

C. L. : Tu peux m'expliquer comment tu entends ce rapport à l'éclairage ?

¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une bévue, s'aile la mourre », leçon du 15 mars 1977, inédit.

J. A. : C'était une sorte de fantasme, comme si je voulais savoir quelque chose qui n'arrivait pas. Cela passait par l'imaginaire et la poésie. Pour moi, cela va ensemble. C'est ce que je dis maintenant, mais je ne pouvais me le dire avant.

C. L. : « Un autre éclairage » renvoyait au fait que tu espérais une autre lumière ?

J. A. : Exact. Voilà pourquoi je garde le souvenir que je voulais me fermer les yeux pour qu'il y ait quelque chose d'autre qui apparaisse. J'ai pu le réaliser après coup quand je suis revenu voir Lacan. Oui, après je suis retourné voir Lacan en 1980.

C. L. : Tu as dit cela à Lacan ?

J. A. : J'ai vu le passeur deux ou trois fois, puis Lacan a dissous l'École. Je ne pouvais pas poursuivre la passe. Comme j'étais toujours angoissé, je suis retourné voir Lacan pour lui raconter tout ce qui m'arrivait et je suis resté chez lui jusqu'à sa mort.

C. L. : Qu'est-ce qui en est ressorti de cet « autre éclairage » ? Que tu n'avais pas fini ton analyse ?

J. A. : On peut le dire maintenant, puisque l'analyse a repris normalement. Avec lui, ce n'était pas difficile... Quand je suis arrivé chez Lacan la première fois, j'ai parlé dès ma première séance de psychanalyse et poésie. Il m'a posé la question des poètes que j'aimais et j'ai nommé deux poètes, Jules Laforgue et Léon-Paul Fargue, tu les connais ?

C. L. : Non mais j'ai rencontré quelqu'un qui lisait Laforgue au café hier !

J. A. : Bravo ! Il faut les lire, cela a suscité l'intérêt de Lacan. C'est dans ce cadre qu'il a fini par me dire « vous allez être le premier analyste poète ». J'ai pensé que c'était une sorte de sympathie de sa part. Mais c'était beaucoup plus important. J'en ai parlé et je t'en parle aujourd'hui.

J. A. : Avant d'aller voir Lacan, puisque ma demande était une demande d'analyse didactique, je suis d'abord allé voir Juliette Favez-Boutonier puis Lagache. Je parlais à Favez de cette dimension de l'écriture et elle m'a fait une remarque très étonnante : « il y a antinomie entre psychanalyse et écriture ». Elle m'a dit : « la psychanalyse suppose une position d'introverti et l'écriture une position d'extraverti ». C'était en 1961. Je l'ai raconté à Lacan, il s'est contenté de lever les yeux au ciel. C'était sa collègue à l'époque. Dans la foulée de ces premières séances où je parlais de l'écriture, je lisais tout ce que je trouvais sur la sublimation et j'ai dit à Lacan que je ne comprenais rien à un article que je lisais alors, et il m'a dit « je viens de faire une étude sur la sublimation – c'était le séminaire sur l'éthique – et je vous le confierai. » Lacan n'a pas l'habitude d'intervenir comme ça et quand il le fait, c'est marquant.

C. L. : Je voudrais revenir sur ce que Juliette Favez-Boutonier t'a dit, qu'il y avait une antinomie entre la psychanalyse et l'écriture.

J. A. : Cela m'a fait penser à l'*egopsychology*

C. L. : Lacan t'a prêté ce séminaire sur l'éthique ?

J. A. : Il ne l'a jamais fait.

C. L. : Faire une analyse et écrire, ce n'est pas la même chose.

J. A. : J'ai débarqué chez Lacan pour lui dire « je veux devenir analyste » et « j'écris de la poésie ». La chose se poursuit aujourd'hui depuis 1961.

C. L. : Cela a dû te parler quand Jacques-Alain Miller a fait son cours sur « Un effort de poésie ».

J. A. : Évidemment.

C. L. : Non seulement il n'y a pas antinomie entre psychanalyse et poésie mais la psychanalyse retentit sur la façon dont on écrit.

J. A. : Oui, mais peu d'analystes écrivent pour faire de la poésie. Bernard Porcheret a posé cette question : « peut-on écrire de la poésie après l'analyse ? »

C. L. : Dans la phrase que tu as choisie, « la poésie est imaginairement symbolique », nous avons l'imaginaire, et le symbolique, mais il manque la dimension du réel.

J. A. : Le réel c'est ce qui se manifeste pour celui qui écrit de la poésie comme ce qui l'éclabousse après coup.

C. L. : C'est beau, cette formule, « le réel, cela l'éclabousse après coup ».

J. A. : Cela dépasse celui qui a écrit. Entre l'imaginaire et le réel, il y a mon écriture et cette dimension du réel reste incompréhensible pour moi. Je venais avec ma feuille blanche chez Lacan, et je lui ai donné tant de pages...

C. L. : En lui donnant ces poésies, tu te séparais de quelque chose ?

J. A. : Il n'y a pas de doute.

C. L. : On pourrait compléter la phrase de Lacan par ce que tu as dit, que la poésie éclabousse après coup celui qui en écrit.

J. A. : Si c'était moi qui te l'avais dit, tu m'aurais dit que je t'explique les choses...

Mais encore un mot sur « l'imaginaires symbolique ». L'imaginaire a l'air d'être une source infinie mais cela tourne en rond bien vite. Le symbolique c'est le mot qui cherche toujours le dernier mot. Alors l'imaginaire, sans symbolique, peut rester quelque chose de vide. Le symbolique sans l'imaginaire risque de relever de l'abstraction.

D'où cette merveilleuse phrase de Lacan pour donner un nom à la poésie.

C. L. : Quel est ton poète préféré aujourd'hui ?

J. A. : Francis Ponge, qui est le Mallarmé du XXème siècle.

C. L. : Parfois, lis-tu Lacan comme de la poésie ? Quel est à cet égard ton passage préféré ?

J. A. : C'est difficile car la poésie chez lui n'est pas isolable, elle est greffée partout. Il nous a laissé son poème bien sûr, « Hiatus irrationnalis », publié dans la revue *Le Phare de Neuilly* en 1933.

C.L. : J'aime beaucoup la phrase de Lacan : « ce lambeau de discours, faute d'avoir pu le proférer par la gorge, chacun de nous est condamné, pour en tracer la ligne fatale, à s'en faire l'alphabet vivant. »². Et toi, laquelle choisirais-tu ?

J. A. : La phrase que je choisirais serait celle-ci : « C'est à cet objet insaisissable au miroir que l'image spéculaire donne son habillement. Proie saisie aux rêts de l'ombre, et qui, volée de son volume gonflant l'ombre, retend le leurre fatigué de celle-ci d'un air de proie »³.

C. L. : C'est magnifique sur l'ombre et la lumière. Merci Jo.

² Lacan J., « La psychanalyse et son enseignement », *Écrits*, Paris, Le seuil, 1966, p. 446.

³ Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir » *Écrits*, Paris, Le seuil, 1966, p. 818.